

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 10 (1872)
Heft: 47

Artikel: Les soldats suisses au service de l'Espagne
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-182010>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

qui se croient abandonnés de Dieu et des hommes.

Les derniers combats de l'ancienne Berne.

V

A Buren, de Graffenried avait perdu bien du temps par l'envoi d'un parlementaire. Ses troupes, furieuses, ne demandaient qu'à se battre, et aussitôt après le retour de l'adjudant Wyss, la lutte commença avec les Français logés à Reiben, de l'autre côté du pont. L'artillerie bernoise, habilement conduite par son chef, le capitaine Koch, obtint bientôt un avantage marqué. Après avoir appris la capitulation de Soleure, il se retira à Oberburen, laissant Wyss avec deux compagnies pour défendre la ville. L'ennemi s'accumulait à Reiben, Wyss fit brûler le pont, ce qui mit le feu à quelques maisons de Buren et au village de Reiben tout entier, que les Français durent évacuer après une perte assez forte. Vers cinq heures du soir, le général Nouvion fit sommer Graffenried de rendre la ville. Celui-ci refusait, déclarant vouloir défendre son poste à toute extrémité, lorsque lui arriva l'ordre du conseil de guerre d'exécuter au plus tôt sa retraite vers la capitale menacée.

Brune, le 2 mars, n'avait pas été plus inactif que Schauenbourg. Pendant que le parlementaire bernois conférait encore avec lui à Payerne, il avait fait marcher son aile droite, sous le général Pigeon, contre Fribourg. A trois heures du matin, la ville était investie, et, sur une première sommation, le gouvernement consentait à capituler. Tout à coup, débordé par le parti de la résistance, qui, furieux, avait renforcé les postes, occupé l'arsenal et refermé les portes, il fit annoncer au général français qu'il ne pouvait plus délibérer en liberté. Pigeon aussitôt lance quelques grenades dans la ville, enfonce les portes à coups de canon ; alors le colonel bernois Stettler, voyant que la place n'était plus tenable, se retira en bon ordre avec ses deux bataillons, accompagné d'un millier de Fribourgeois, surtout de la partie allemande, et d'une vingtaine de canons enlevés à l'arsenal. Il arriva à Neueneck vers cinq heures du soir sans être inquiété, et prit position.

Les résultats de la journée avaient été désastreux pour les Bernois. Si par la prise de Fribourg, débordés sur leur gauche, ils devaient abandonner Morat, de ce côté l'échec était réparable, car il leur restait la forte ligne de Gumminen, Laupen et Neueneck. Mais la capitulation de Soleure ouvrait la route de Berne, et, chose plus grave encore, la démorisation, l'insubordination avaient gagné toutes les troupes. C'est dans les difficultés d'une retraite qu'on mesure la solidité d'une armée ; et si des soldats exercés ont peine à surmonter cette épreuve, quelle force d'âme, quelle confiance dans les chefs ne faut-il pas à des milices, pour qui tout est nouveau dans la guerre ? Les soupçons de trahison, d'entente avec l'ennemi, soigneusement attisés par des émissaires secrets, éclataient de toutes parts, et peu s'en fallut déjà qu'à Nidau le colonel de Gross ne fût massacré

par les troupes. Le général le fit aussitôt remplacer.

A la nouvelle de la prise de Fribourg et de Soleure, l'Erlach avait changé toutes ses dispositions. Il donna ordre à la division du sud d'évacuer Morat, et de se replier sur les positions de la Sarine et de la Singine ; à celle du nord d'occuper la ligne qui d'Aarberg s'étend par Friesenberg, la montagne de Schupfen, Bouchsée, jusqu'au Grauholz. Afin de diriger lui-même les mouvements des troupes, il plaça son quartier général à Holwyl ; mais telle était la confusion qu'au lieu de huit bataillons qu'il croyait pouvoir y réunir, il n'y trouva que huit pièces de gros calibre, et dut y rester presque seul. Sa gauche était complètement dégarnie, les troupes de Graffenried avaient rétrogradé jusqu'à Berne ; celles du général de Buren n'existaient plus ; les auxiliaires des autres cantons ne comptaient pas. Il fallait tout remonter, tout remettre en ligne, tout créer à nouveau ; et certes ce fut un grand mérite du général bernois, dans une situation aussi désespérée, de n'avoir pas renoncé à toute défense et d'avoir voulu tenir jusqu'au bout.

Heureusement que le 3 et le 4 mars, les Français n'entreprirent rien de nouveau. Les troupes de Brune se contentèrent, à défaut d'autres trophées, de détruire l'ossuaire de Morat et de diriger une fausse attaque sur Gumminen ; celles de Schauenbourg se bornèrent à des reconnaissances. Elles se préparaient pour l'attaque générale du lendemain.

(A suivre.)

Les soldats suisses au service de l'Espagne.

L'Espagne eut longtemps des régiments suisses à son service ; ils se recrutaient dans les cantons catholiques du centre et du midi. A l'avènement de Joseph Bonaparte, la Diète adressa au nouveau roi les félicitations d'usage et lui recommanda les troupes suisses, assurant qu'elles dévoueraient à sa monarchie leur courage et leur loyauté. Les événements rendaient inutile cette décision et toute délibération ultérieure. Une partie des régiments seulement se rangea sous le nouveau drapeau ; le reste embrassa la cause du peuple espagnol. Des Suisses combattirent contre des Suisses, au gré de leur opinion ou de leur intérêt. Ceux qui servirent la cause de l'indépendance nationale n'écouterent pas la voix de la Diète lorsqu'elle rappela, en 1811, tous les Suisses engagés au service d'une puissance non alliée à la France, sous peine de la perte de leurs droits de bourgeoisie et de leurs biens. Sur le sol espagnol, comme dans tous les pays qu'ils arrosèrent de leur sang, les Suisses de l'un et de l'autre parti ajoutèrent à la gloire de leur nation.

Un des exploits les plus brillants fut la défense de la ville de Puebla. Le 30 juin 1811, au matin, le général Blake, à la tête de 15,000 hommes qu'il fit passer pour 30,000, menaça d'un assaut et n'accorda que cinq minutes de réflexion. Freichhers, de Schwitz, commandant de la place, répondit, dès la première minute, que le général n'avait qu'à s'avancer s'il voulait voir comment 300 Suisses repoussaient

une armée. La garnison ne se composait en effet que de 300 hommes d'élite, reste des anciens régiments. Le général attendit jusqu'à minuit. Après une canonnade d'une heure et demie, son infanterie attaqua la porte principale ; mais elle fut repoussée à la suite d'un vif combat. Sur un autre point, ses troupes appliquèrent des échelles aux murs pour les escalader ; mais cette attaque aussi fut vaine. Blake, qui n'avait pas de temps à perdre, dut se retirer avec une perte de 200 prisonniers, 300 blessés et beaucoup de morts.



Les noms de famille et le patois.

X

Secretan vient de *secretan*, *secretain*, *segrétain*. Se dit en patois dans plusieurs localités de la France pour *sacristain*. En vieux français, Rabelais écrit *secretain*.

Sandoz et *Candaux*, ainsi que le nom français *Sandeau*.

Nous lisons dans le Rabelais, liv. V, chap. X : « Je ne veids onques tout de *sandeaux*, tout de flambeaux, de touches, de glimpes et d'agiaux. »

Le Duchat, annotateur de Rabelais, met en note : « Le mot *sandeaux* a été mal orthographié par Rabelais, qui devait écrire *cendaux*, ou du moins *sendaux*. Ce qu'on appelle *candal* et quelquefois *sandal* était une sorte de petit taffetas propre à faire des bannières, mais très commode aussi pour des enveloppes de choses délicates et précieuses et pour de petits rideaux de miroir ou de tableaux. »

Turetière (*Dict. universel*, édit. de 1694) dit au mot *candal* : « Etoffe qui était fort estimée chez les anciens, dont on faisait entre autres choses des bannières. C'était une espèce de camelot, etc. » Et au mot *sandales* : « Chez les anciens étaient une riche chaussure d'or et de serge, ou d'une étoffe précieuse qu'on appelait *sandal*, dont on faisait les bannières : telle était la chaussure de Judith quand elle alla voir Holoferne, et que l'Écriture nomme *sandalia*. »

De ce qui précède, il paraît résulter que les noms *Candaux*, *Sandoz*, *Sandeau* ou *Sandeaux*, désignaient des marchands ou fabricants d'étoffes précieuses, propres à faire des sandales, ou simplement des marchands, fabricants ou porteurs de sandales.

Ansermier. Dans le vieux français, on trouve *anfermier*, *infirmier*. Par le changement très fréquent de *f* en *s*, on a fait *ansermier*.

Cottier, en patois rouchi (juge), juge naturel, de l'endroit, de la résidence de ceux qui ont des biens ou héritages roturiers. On les distinguait des juges seigneuriaux. (Vieux français.)

Bidaux. C'est le nom qu'on donnait autrefois aux gens de guerre à pied. Ce mot se trouve dans Froissart (auteur français) et dans les anciens manuscrits de la France.

Thermes de Lessus.

L. C.



Bibliographie.

Notre littérature est exceptionnellement riche en ouvrages d'éducation. La plupart de nos auteurs na-

tionaux ont écrit pour les enfants, et l'on a pu dire avec justesse que la tendance éducative se retrouve à un haut degré même dans le roman proprement dit. Ce soin touchant des petits, cette préoccupation constante de l'avenir des générations nouvelles, caractérise et honore le sentiment général d'un peuple ; nous y reconnaissions les qualités sérieuses et solides qui distinguent l'esprit roman, aujourd'hui si méconnu par l'injustice des luttes politiques. Aussi, c'est toujours avec un nouveau plaisir, et non sans y mêler un grain d'orgueil national, que nous saluons l'apparition des ouvrages écrits en vue de la jeunesse.

Celui que nous signalons aujourd'hui s'intitule : *Petite histoire ancienne, récits destinés aux commençants* ; l'auteur est M. A. Vulliet ; c'est dire que le volume ira à son adresse. M. Vulliet, en effet, possède mieux que personne l'art de s'adresser à l'enfance ; chacun de ses nouveaux ouvrages a promptement conquis la sympathie des jeunes lecteurs et la reconnaissance des maîtres. Unir l'utile à l'agréable, former l'esprit et le cœur en donnant à la curiosité un but salutaire, intéresser et instruire à l'aide de détails bien choisis et agréablement contés, tel est le but que M. Vulliet affectionne et qu'il a heureusement réalisé dans la *Petite histoire ancienne*, qui en est à sa deuxième édition. La civilisation égyptienne, les découvertes des navigateurs phéniciens, les luttes héroïques des Grecs contre les Mèdes et les Perses lui ont fourni le cadre et la couleur d'un tableau varié, auquel la biographie des hommes marquants et les récits fabuleux qui se rattachent à leur nom viennent donner l'attrait et la vie. Après cette lecture, l'enfant aura acquis, presque sans s'en douter, les premiers éléments de l'histoire, dont il pourra continuer l'étude avec fruit, dans un cours complet et systématique.

E. D.

Monsieur le Rédacteur,

Le *Conteur vaudois* s'occupe sans doute de l'orthographe phonétique de la langue française. Je lui en offre ci-après un exemplaire remarquable à plus d'un titre. C'est une consultation médicale qui a été adressée l'an dernier à un médecin de Lausanne, et qui a été écrite de Savoie. Vous pouvez la publier sans indiscretion, malgré les détails intimes qu'elle contient.

Agréez, etc.

P. D.

« Mon grancré, âgé de 60.14, et mon père, se son tougour sérevi dans la maison de monsieur. Mon père et tatin de rumatismé depui vinten ; il na pas été génér depuis ici ; il y a un ans, il a u un... qui le génér bien ; à présent, c'est pasé. A présen sa acommencé ; il ya ici troisemène quil a peredu la petti pour toute sorete daliment ; a présent, il croi étre un peu enflé a l'esetomac ; il le géne pour la réssepiration ; lé doi dé min sont un peu retde, mais il ne sont pas enflé ; mais il y a lé pié et lé genbe enflé de pui troisemène. Il let libre dansé fonquention, mai il croi que cest la viéilletse ;